

Guy Corneau

PÈRE MANQUANT, FILS MANQUÉ

PSYCHO | 

Que sont les hommes
devenus ?

CHAPITRE PREMIER

Le père manquant

*Et les psychanalystes de faire assaut d'imagination ;
on pourrait concevoir un père imaginaire,
un père symbolique ou un père réel (à condition de prendre
la précaution de dire que le réel n'existe pas),
toute cette abondance de signifiants autour du père
ne cache qu'une chose : c'est que le signifié père est vide¹.*

CHRISTIANE OLIVIER

Le silence du père

À peine ai-je entamé ce chapitre que mon rêve de la nuit dernière me revient à l'esprit :

Je dois aider une Jane Fonda brune, séduisante et dynamique, à accompagner un vieil homme de stature imposante au deuxième étage d'un immeuble voisin afin qu'il puisse aller à la toilette. Venu le temps de monter les escaliers, l'homme se place carrément derrière moi et s'agrippe à ma ceinture ; il demeure passif et la montée se révèle très pénible ; je dois littéralement le traîner. J'éprouve toute sa lourdeur, et ma ceinture, tendue au point d'éclater, me rentre cruellement dans le corps.

Au seuil de mon entreprise, ce rêve me donne à réfléchir. Comme il est douloureux, en effet, de faire ressurgir le

1. OLIVIER, Christiane, « Pères empêchés », dans *Autrement* (Pères et fils), n° 16, Paris, juin 1984, p. 205.

passé, et de tirer ce vieil homme, qui le symbolise, jusqu'au lieu où il pourra se « soulager ». Comme il est accablant, ce passé : il me scie le corps. Comme il est lourd de faire « monter » à la conscience l'expérience vécue avec le père.

Heureusement que Jane Fonda est là pour m'accompagner dans ce véritable *Work Out!* Dans le rêve, c'est d'ailleurs pour elle que je le fais, comme si mon anima², représentée par l'actrice, une virtuose de l'expression, exigeait le bris du silence héréditaire.

Tant de choses remontent à la surface : les bons comme les mauvais moments de la relation avec mon père. Je me rappelle nos jeux, nos complicités contre ma mère ; je me rappelle aussi les histoires de son enfance, pauvre mais heureuse, « dans les bois », ses années de travail comme bûcheron, sa venue à la ville : toutes ces histoires qui étaient devenues de véritables mythes et que je ne me lassais pas d'entendre. Et soudain, à la puberté, au moment où j'avais le plus besoin de lui, il m'a fait faux bond. Il s'est évanoui, il a disparu.

En fait, c'est moi qui ai disparu en devenant pensionnaire au Séminaire. Au début, je sortais quatre heures par semaine. Je me remémore mes espoirs sans cesse renouvelés, de dimanche en dimanche, de voir surgir une conversation entre nous. Je m'asseyais dans le fauteuil de ma mère, tout près de celui où mon père lisait son journal. Je voulais tant qu'il me dise quelque chose, qu'il me parle, à moi, qu'il me raconte n'importe quoi à propos de son travail ou des fusées qui volaient dans l'espace. Je m'efforçais de trouver des questions qui sauraient l'intéresser. Je faisais l'« homme », j'avais

2. L'anima représente pour Jung la partie féminine d'un homme, et l'animus la partie masculine de la femme. Il s'agit en fait de la contrepartie sexuelle que chacun/e porte en soi puisque le sexe n'est déterminé que par un seul chromosome. L'anima est la personnalité intérieure, inconsciente d'un homme, son pont vers le monde intérieur.

tellement besoin qu'il me reconnaisse. Peine perdue. Peut-être ne l'intéressais-je pas, ou encore sentait-il que son devoir était accompli ? Après tout, n'était-ce pas grâce à lui que j'allais recevoir l'instruction dont il avait si cruellement manqué ?

Plus tard, lorsque j'achevai mes études, – et que mon père souffrait toujours de ne pas en avoir fait – nous avons esquissé quelques conversations qui nous ont menés à de véritables culs-de-sac. La manière avec laquelle il défendait ses positions ne m'accordait aucune place ; c'était du moins l'impression que j'en avais. Il me laissait seul, sans reconnaissance encore une fois ; mes arguments ne valaient rien et ne pouvaient rien valoir : j'avais beau essayer, je n'étais pas un homme. S'il avait pu savoir combien je le cherchais, combien j'avais besoin de lui. Si j'avais pu le lui dire.

Je me rappelle – j'étais tout petit encore – que mon père, lorsqu'il recevait la visite de ses frères, passait l'après-midi entier au sous-sol, discutant avec eux du sens de la vie, de Dieu. Assis sur les marches de l'escalier et recevant les échos de leurs conversations, j'étais ravi ; j'avais tellement hâte d'être grand pour pouvoir parler à mon tour. Hélas, quand je le devins, mon père eut peur de discuter avec moi car mes valeurs différaient trop des siennes. Il ne faisait que me culpabiliser par son silence. Je me retrouvais une fois de plus dans cette chaise de la mère, en attente de la parole du père. Je m'y retrouvais, timide, bâillonné, à la recherche d'un mot, d'un membre, d'un phallus ; quêtant la confirmation de ma réalité d'homme. Mais le silence de mon père m'ordonnait de demeurer à jamais un petit garçon fasciné par une réserve que je prenais pour de la fermeté.

Ce sont là les bribes d'une petite histoire qui n'a vraiment rien de tragique ; après tout, j'avais un père plus présent que la majorité des adolescents de mon

âge. Pourtant, cette histoire me fait encore mal. Même aujourd'hui, quand je veux parler sérieusement avec mon père, j'ai le souffle coupé ; je ressens cette lourdeur, cette barrière invisible et si difficile à franchir, comme si lui adresser la parole était tabou. Oui, la barrière est encore là, malgré notre bonne volonté à tous les deux, à la différence près que, maintenant, je m'en sens tout autant responsable que lui. J'aime mon père, mais je ne sais comment abattre ce mur. Par moments, il me semble même indécent de vouloir l'abattre. De quoi avons-nous donc tellement peur ?

La loi du silence

À travers ma pratique analytique et mes conférences, j'ai pu constater que cette souffrance était loin d'être uniquement mienne. Tous les hommes vivent plus ou moins dans un silence héréditaire qui se transmet d'une génération à l'autre et qui nie le désir de chaque adolescent d'être reconnu, voire confirmé par le père. Comme si nos pères avaient été pris dans une sorte de loi du silence décrétant que celui qui parle risque sa vie pour avoir trahi un secret.

Nos paternels ont fui dans les bois, les tavernes, le travail. Ils se sont également réfugiés dans leur auto, dans la lecture du journal, devant la télévision. Ils ont souvent préféré une évasion vers un monde abstrait et synthétique, au mépris du présent, du quotidien, du corps. L'homme d'hier et d'aujourd'hui cède au chant puissant des médias qui, tels des sirènes, attirent leur Ulysse. L'accoutumance aux médias, tout comme à une drogue dont on ne peut plus se passer, lui évite d'avoir à parler, d'avoir à s'incarner ou à entrer en relation. Pseudo-indépendance de l'homme, repli sur soi qui n'en a pas l'air.

Au fond, il est impossible de jeter la faute sur nos pères, eux-mêmes victimes de l'histoire. De toute

évidence, nous sommes très loin aujourd'hui de la niche écologique de notre espèce grâce à laquelle les fils de la tribu avaient régulièrement accès aux pères et pouvaient les observer dans leurs pratiques. En effet, les hommes contemporains ont peu d'occasions de vivre et d'actualiser leur potentiel masculin en présence de leur père. Depuis les débuts de l'ère industrielle, il y a de moins en moins de contacts prolongés entre les pères et les fils. Une distorsion semble s'être introduite entre les besoins innés des fils et les comportements des pères actuels ; ces pauvres pères se retrouvent impuissants à conjurer le sort qui leur échoit. Le vide se fait davantage sentir du côté paternel à mesure que s'écroulent les habitudes ancestrales, facteur contribuant de plus en plus au désordre de l'identité masculine.

Le syndrome du vaincu

Le Québec peut servir de cas particulier dans l'étude de cette dérive d'un masculin qui est en train de se vider de sa substance. Ici, le déclin occidental de la virilité a été accentué par la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre en 1760. Cette mainmise a créé chez les pères québécois une disposition à des comportements de dominés et de vaincus. L'expression populaire « être né pour un petit pain » la reflète d'ailleurs assez bien. Nos complexes d'infériorité nous amènent à pratiquer le rapetissement systématique. Nos plus grands hommes politiques deviennent des « ti-gars ». Jusqu'à René Lévesque qu'on surnommait « Ti-poil » !

Cependant, si l'on en croit Heinz Weinmann, auteur de l'ouvrage *Du Canada au Québec*, ce n'est pas tant la conquête qui fut douloureuse que l'échec de la révolte de 1837 contre le conquérant anglais³. Cela se comprend

3. WEINMANN, Heinz, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*, coll. Essai, L'Hexagone, Montréal, 1987, p. 17.

facilement du point de vue psychologique : la Conquête fut passive – le Québec changeant simplement de parents adoptifs – et fit même l'affaire de nombreux habitants qui espéraient plus de largesses du roi anglais. Quant à la révolte de 1837, elle prend une tout autre dimension : un acte d'autonomie y est brisé. La manifestation active et soutenue d'une première volonté d'indépendance se termine par un échec cuisant.

L'homme québécois, humilié et battu dans son désir de s'affranchir, porte une tare. Au niveau individuel, de telles blessures d'amour-propre font qu'un être adopte des comportements de retrait ; se sentant inférieur, il se cache. Sur le plan collectif, nous assistons au même phénomène.

À un certain niveau, ne pourrions-nous pas dire que, lorsque la Révolution industrielle vient briser la filiation naturelle, tous les pères occidentaux se retrouvent conquis, et tous les fils blessés dans leur amour-propre ?

« *Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Pour autant que les mythes nous révèlent les structures de base de l'histoire, nous pourrions dire que le silence du père et la plainte du fils se trouvaient déjà annoncés par le mythe chrétien. Le mythe central qui a guidé les derniers millénaires de notre évolution est étonnamment marqué par l'absence du père. Tout au début, saint Joseph verra sa paternité niée et il participera très peu à la vie active de son fils Jésus. On ne le retrouvera pas au bas de la Croix avec Marie et les autres apôtres. Et c'est bien Marie, tenant son fils mort dans ses bras, que Michel-Ange immortalisera dans sa *Pietà*. Les dernières paroles du Christ sur la Croix, quant à elles, ne peuvent être plus explicites : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Le père absent

Plus concrètement, si nous regardons les chiffres concernant l'absence littérale du père du foyer, nous constatons que le problème du père absent est généralisé. Par exemple au Canada, selon les données du recensement de 1986, près d'un enfant sur sept vit dans une famille sans père. Une famille sur cinq est monoparentale (18,8 p. 100 des familles) et, de ces familles monoparentales, 79 p. 100 sont dirigées par des femmes seules; les familles monoparentales réunissent 16 p. 100 des enfants vivant à la maison, 13 p. 100 sont des familles sans père⁴.

Au Québec, cette proportion augmente: un enfant sur six vit sans père. Vingt pour cent des familles sont monoparentales, 79 p. 100 d'entre elles étant également dirigées par des femmes; ces familles réunissent 18 p. 100 du total des enfants, dont 14 p. 100 se retrouvent sans père⁵. Aux États-Unis, un enfant sur cinq vit dans une famille sans père. En fait, un enfant sur quatre vivrait en situation monoparentale, et 89 p. 100 des familles seraient menées par des femmes⁶.

4. Selon les données intégrales du recensement de 1986, il y a 4 533 430 familles avec enfants au Canada; 853 640 sont monoparentales, 701 905 sont dirigées par des femmes et 151 740 par des hommes. Il y a 8 578 340 enfants vivant en situation familiale, dont 1 368 060 dans des familles monoparentales: 1 129 000 dans des familles monoparentales dirigées par des femmes, et 239 065 enfants vivant dans des familles monoparentales dirigées par des hommes. (Source: *Statistique Canada*.)

5. Selon ce même recensement, il y a 1 214 060 familles avec enfants au Québec; 255 810 d'entre elles sont monoparentales, 208 630 sont dirigées par des femmes, et 44 180 le sont par des hommes. Les familles monoparentales concernent 394 300 enfants sur un total de 2 222 085 enfants vivant à la maison; 325 895 enfants vivent seulement avec leur mère et 68 415 avec leur père. (Source: *Statistique Canada*.)

6. Cette statistique a été donnée par Radio-Canada, CBC Télévision, magazine d'informations *Le Point*, 4 avril 1988.

En France, selon les données fournies par l'INSEE à partir du recensement de 1982, 1 307 860 enfants de zéro à vingt-quatre ans vivent dans des familles monoparentales dont le parent est une femme. La fédération syndicale des familles monoparentales estime qu'en 1988 presque 2 000 000 d'enfants vivent avec un seul parent dont 85 p. 100 sont des femmes ; ce qui signifie qu'il y aurait actuellement 1 700 000 enfants vivant sans père en France. En Suisse il y avait, en 1980, 170 485 enfants vivant sans père. Mais ces chiffres étonnants parlent uniquement de l'absence littérale du père ; ils ne nous disent pas si les pères qui sont présents à la maison sont adéquats ou non.

Le père manquant

Le terme « manquant », que j'utilise dans le titre de ce volume, se veut beaucoup plus général que le terme « absent ». Le sens que je donne à l'expression « père manquant » recouvre tout autant l'absence psychologique que physique du père, il signifie autant l'absence d'esprit que l'absence émotive ; il contient également la notion d'un père qui, malgré sa présence physique, ne se comporte pas de façon acceptable ; je pense ici aux pères autoritaires, écrasants et envieux des talents de leurs fils, dont ils piétinent toute initiative créatrice ou toute tentative d'affirmation ; je pense enfin aux pères alcooliques, dont l'instabilité émotive garde les fils dans une insécurité permanente.

Les fils manqués

Pour ce qui est du terme « fils manqués », au risque de faire un mauvais jeu de mots, j'ai voulu souligner le fait qu'il n'y a pas de filiation entre les pères et les fils. Ce n'est pas tant que les fils soient « manqués » au sens propre du mot, mais plutôt « en manque » de pères.

Ainsi, le manque d'attention du père a eu pour conséquence que le fils n'a pu s'identifier à lui afin d'établir son identité masculine ; de même, il n'a pu se sentir suffisamment confirmé et sécurisé par la présence du père pour passer au stade d'adulte. Ou encore, l'exemple d'un père violent, mou ou toujours saoul lui a répugné au point qu'il a carrément refusé de s'identifier au masculin ; il s'est alors attaché, non seulement à le mépriser, mais encore à ne lui ressembler en aucune façon.

La fragilité de l'identité masculine

Le silence des pères consacre la fragilité de l'identité sexuelle des fils. En effet, la personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications. L'identification est un « processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme totalement ou partiellement à partir de ce modèle⁷ ». Pour pouvoir être identique à soi-même, il faut avoir été identique à quelqu'un ; il faut s'être structuré en incorporant, en « mettant dans son corps », en imitant quelqu'un d'autre.

Mais pour que ce mouvement même se produise, il faut avoir obscurément reconnu un élément commun chez l'autre. Ce mouvement est porté par ce que Freud a nommé un fantasme originaire, qui nous lie à l'autre. Jung devait donner par la suite le nom d'« archétype » à cette tendance innée, qui pousse par exemple un fils à se reconnaître dans son père.

La femme est, l'homme doit être fait

Le premier investissement d'objet, la première identification, pour tout enfant, s'effectue sur sa mère. Or, pour

7. LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France, Paris, 1967, p. 184.

devenir « homme », le jeune mâle doit passer de cette identification primaire à la mère à l'identification au père. Ce transfert d'identification est délicat et périlleux, à tel point que les sociétés tribales le marquaient par des rites « initiatiques ». Ceux-ci avaient pour fonction d'aider les adolescents à commencer leur vie d'homme adulte, à y être initiés.

L'initiation des adolescents mâles est l'un des rites les plus structurés et les plus répandus à travers le monde ; les rites concernant les adolescentes, bien qu'existants, sont moins universels et souvent moins élaborés. En effet, en ce qui se rapporte à l'identité sexuelle, nous pourrions dire que si la femme « est », l'homme, lui, doit être « fait »⁸. En d'autres mots, les menstruations, qui ouvrent à l'adolescente la possibilité d'avoir des enfants, fondent son identité féminine ; il s'agit, pour ainsi dire, d'une initiation naturelle qui la fait passer de l'état de fille à celui de femme ; par contre, chez l'homme, un processus éducatif doit prendre la relève de la nature afin de briser l'identification première avec la mère. Le rite initiatique avait pour but de rendre officielle la séparation d'avec la mère et de faire passer l'adolescent au rang d'homme.

De fait, les rites d'initiation des adolescents sont tellement répandus que nous sommes en droit de nous demander si la masculinité des fils s'éveillerait si elle n'y était pas forcée. Les biologistes affirment, en tout cas, qu'au niveau embryonnaire, nous sommes tous « femme » d'abord ; en effet, au tout début de la grossesse, les caractères masculins de l'embryon ne sont pas discernables. Cela semble nous souffler gentiment à l'oreille que le masculin est, pour ainsi dire, une « qualité ajoutée » ; peut-être est-ce cela qui consacre sa fragilité.

8. STEVENS, Anthony, *Archetypes, a Natural History of the Self*, William Morrow, 1982, p. 154.

Au niveau psychologique, du moins, cette réalité biologique semble expliquer le fait que l'identité masculine a un constant besoin de renforcement et qu'elle doit être soutenue régulièrement par d'autres présences masculines pour pouvoir demeurer stable. D'ailleurs, il existe bel et bien des peuplades où les hommes tricotent et où les femmes vont aux champs, comme si la « mâlitude » restait endormie quand elle n'est pas initiée par un rituel.

Le monde tribal voyait l'identification au père comme subséquente à l'identification à la mère. Et il est intéressant de constater que, spontanément, la famille monoparentale retrouve ce modèle quand, à la puberté, le fils exprime l'envie d'aller vivre avec son père. En réalité, plusieurs identifications ont lieu en même temps dans la psyché. Mais, pour que le fils se reconnaisse dans son père, il faut que le père soit là.

Le triangle père-mère-fils

Pour évoluer, un homme doit être capable de s'identifier à sa mère et à son père. Le triangle « père-mère-fils » doit pouvoir se former et venir remplacer la dyade « mère-fils ». Or, si le père est absent, il n'y a pas de transfert d'identification de la mère au père ; le fils demeure alors prisonnier de l'identification à la mère. L'absence du père signifie automatiquement une influence accrue de la mère, alors chargée d'une responsabilité trop lourde pour ses seules épaules. Dans ces circonstances, la triangulation n'a pas l'occasion de se faire, ou elle se fait mal ; l'effet immédiat est qu'en ce qui concerne leur identité sexuelle, les fils demeurent des colosses aux pieds d'argile.

D'ailleurs, s'il est souvent question de la mère dans les portraits d'hommes qui suivront, il faut garder à l'esprit qu'il s'agit bel et bien d'une histoire à trois, d'un triangle amoureux. À cet égard, la littérature analytique, qui a amplement décrit l'influence des mères sur leurs

fil, a bien souvent oublié de mentionner que, si celles-là étaient tellement présentes et omnipotentes, c'est que les pères étaient tout simplement manquants.

Le père présent

Le père est le premier *autre* que l'enfant rencontre en dehors du ventre de sa mère. Assez indistinct pour le nouveau-né, le père incarne d'abord la non-mère et donne forme à tout ce qui n'est pas « elle ». Il devient le troisième élément dans cette histoire d'amour, introduisant un facteur de séparation entre la mère et l'enfant. Par sa simple présence, il provoque la différenciation ; en réclamant sa femme, il met un terme à la symbiose paradisiaque dans laquelle vivent mère et enfant : « Ta mère est ma femme, elle m'aime aussi ! » L'enfant sent qu'il n'est plus l'unique objet de convoitise. Dans ce sens, le père incarne un principe de réalité et d'ordre dans la famille.

Cependant, à bien y penser, le véritable facteur de séparation entre la mère et l'enfant n'est pas le père, mais bien le désir, le désir pour le couple de se retrouver en dehors de l'enfant⁹. Ne serait-ce que pour permettre à ce désir de s'exprimer, la présence du père est importante. Il existe des pères qui mettent brutalement fin à la symbiose, mais c'est, la plupart du temps, parce qu'ils envient l'énorme attention accordée à l'enfant par leur compagne. En général, il en va bien autrement : le désir amoureux du couple se charge lui-même de briser la fascination exclusive dont jouit l'enfant et dont, en fait, il doit jouir un certain temps afin de s'assurer un départ sain dans la vie.

Le père va aider l'enfant dans la constitution d'une structure interne. Plus spécifiquement, sa présence va permettre au jeune enfant, et particulièrement au jeune

9. Je dois cette idée au Dr Élie Humbert, analyste jungien à Paris.

mâle, l'accès à l'agressivité (affirmation de soi et capacité de se défendre), l'accès à la sexualité, au sens de l'exploration, ainsi qu'au logos, entendu comme une aptitude à l'abstraction et à l'objectivation.

Il facilitera également son passage du monde de la famille à celui de la société – une fonction assurément en mutation –, et ce tant pour la fille que pour le garçon. En effet, généralement, les enfants qui ont été bien « paternés » se sentent assurés dans la poursuite de leurs études, dans le choix d'une carrière ou dans la prise d'initiatives personnelles.

L'amour du père s'avère souvent plus conditionnel, à savoir que ce sont les réalisations de l'enfant qu'il va encourager : « Si tu réussis telle chose, je vais te donner ce que tu désires ! » Cette présence de l'élément « conditionnel » se révèle cruciale dans le développement du sens des responsabilités, du goût de se dépasser, et même du respect de la hiérarchie ; mais elle n'agira positivement que si elle est contrebalancée par l'affection dont les adolescents ont également besoin.

Avoir été aimé de façon non ambivalente par le père signifie qu'il s'est montré attentionné, qu'il s'est réellement intéressé à nos projets, tout en prenant la peine de poser lui-même certaines limites, créant ainsi le cadre sécurisant indispensable à notre développement harmonieux. Il ne s'est pas lâchement caché derrière sa femme pour imposer ses opinions et ses décisions ; il a su révéler ses forces et ses faiblesses plutôt que d'être simplement évasif, ou pire, bêtement autoritaire.

En assumant ses propres imperfections, le père ouvre à l'enfant un monde réel où l'on n'attend pas seulement de lui la perfection. Un monde où l'exercice du pouvoir ne devient pas nécessairement un exercice humiliant, où la compétition et l'émulation saines ne mènent pas obligatoirement à l'ulcère à l'estomac, où la

compétence peut être une source de joie et non d'aliénation. « Les actes de paternité signifiants sont des gestes qui font l'équilibre entre l'attention et le soutien que requiert l'enfant et les limites qui doivent être posées à sa dépendance infantile¹⁰. »

Le « paternage » inadéquat

Un père peut être inadéquat en se comportant d'une façon inacceptable envers son fils. J'aimerais résumer, en quelques points, ce qui constitue une frustration trop grande imposée à l'enfant :

1. L'absence prolongée du père, peu importe la cause, qu'il s'agisse d'un abandon pur et simple ou d'un séjour à l'hôpital impliquant une longue séparation d'avec l'enfant.
2. Le manque de réponse du père aux besoins d'affection et d'attachement de l'enfant. Le père néglige les comportements par lesquels l'enfant démontre son besoin d'attention, et le rejette.
3. Les menaces d'abandon de la part du père, utilisées dans le but de punir ou de discipliner l'enfant. Il peut s'agir de menaces d'abandonner la famille, de retirer son amour à l'enfant, de se suicider si l'enfant continue à agir comme il le fait, de le tuer, ou de tuer l'autre parent.
4. L'induction de culpabilité chez l'enfant. Il s'agit d'affirmations visant à rendre l'enfant responsable de la maladie ou même de la mort d'un des parents.
5. Un père qui s'accroche à son enfant ; dans le cas d'un père alcoolique par exemple, c'est l'enfant qui peut se sentir obligé de devenir le parent. Ainsi, il grandit trop vite pour son âge.

10. SHAPIRO, Stephen A., *Manhood, A New Definition*, G. P. Putnam's Sons, New York, 1984, p. 97. (Traduction de l'auteur.)

Je crois que ces attitudes, répertoriées par Anthony Stevens¹¹, résument éloquemment les principaux traumatismes dont parlent les clients en thérapie. J'en ajouterais deux : battre physiquement et régulièrement son fils, et en faire le bouc émissaire de la pathologie familiale.

Ces comportements paternels provoquent chez le fils un manque de confiance en lui, une timidité excessive et une difficulté d'adaptation. Il manquera souvent de maturité et demeurera trop dépendant, souffrira d'angoisses, de dépression, d'obsessions, de compulsions et de phobies ; de plus, il aura tendance à réprimer fortement sa rage. Son désir ardent d'amour pourra se manifester de façon aberrante, par exemple au moyen de tentatives de suicide à demi voulues, de fugues, de fausses maladies, de paroles culpabilisantes et de manipulations de toutes sortes.

On peut remarquer également que, plus les manques se font sentir à cause de l'« absence » du père, plus ils sont compensés par une idéalisation inconsciente. Celui dont le père a quitté le foyer idéalise ce dernier ou recherche constamment dans la réalité une figure de père idéale. Il sera souvent aveuglé par son désir, au point de mal évaluer celui à qui il a affaire, et se verra trahi, de nouveau, par une figure paternelle de remplacement.

Ce que les chercheurs en disent

Les fils qui n'ont pas reçu de « paternage » adéquat font souvent face aux problèmes suivants : à l'adolescence, ils tombent dans la confusion par rapport à leur identité sexuelle et présentent souvent une féminisation du comportement ; ils possèdent une estime de soi défaillante ; ils

11. STEVENS, Anthony, *op. cit.*, p. 111. (Traduction de l'auteur.) J'ai adapté ces éléments au rapport père-fils, mais ils s'appliquent tout aussi bien au rapport que la mère peut entretenir avec ses enfants.

répriment leur agressivité et, par le fait même, leur besoin d'affirmation, leur ambition et leur curiosité exploratoire. Certains d'entre eux peuvent souffrir de blocages en ce qui concerne leur sexualité. Ils peuvent aussi avoir des problèmes d'apprentissage. Ils éprouvent souvent des difficultés à assumer des valeurs morales, à prendre des responsabilités et à développer un sens du devoir et de leurs obligations envers autrui. L'absence de limites se manifestera tout aussi bien dans la difficulté d'exercer une autorité que d'avoir à la respecter ; finalement, le manque de structure interne entraînera une certaine mollesse, une absence de rigueur et, en général, des complications dans l'organisation de leur propre vie. De plus, les recherches démontrent qu'ils sont plus enclins à devenir homosexuels que les fils qui ont eu des pères présents. Ils sont aussi plus susceptibles de développer des problèmes psychologiques¹² : au pire, ce sera la délinquance, la drogue et l'alcoolisme, le tout baignant dans une révolte sans fin contre la société patriarcale, révolte qui renverra bien au père manquant l'image de son absence.

Le père est important dès le début

Les psychologues ont cru jusqu'ici que le rôle du père débutait à la troisième ou à la quatrième année de l'enfant, quand celui-ci pouvait parler. Les psychanalystes sont parfois allés jusqu'à interpréter comme une frustration bénéfique et nécessaire la semi-présence du père dans la famille. Or, les trente dernières années de recherches en psychologie du développement ont réservé bien des surprises à leurs auteurs.

12. BILLER, Henry B., « Fatherhood: Implications for Child and Adult Development », dans *Handbook of Developmental Psychology*, publié sous la direction de Benjamin B. Wolman, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N. J., 1982, p. 711-714.

Aux États-Unis et en Norvège, plusieurs études, conduites auprès de populations de garçons qui présentaient des problèmes, ont abouti à des conclusions similaires, qui bouleversent bien des croyances : c'est au cours des *deux premières années* de leur existence que les garçons ont absolument besoin du père. En effet, les garçons observés avaient en commun d'avoir souffert de l'absence du père pendant les deux premières années de leur vie. Il s'agissait, pour la plupart, de fils de soldats, abandonnés alors qu'ils étaient encore en bas âge, ou encore de fils de marins dont les pères s'absentaient de la maison neuf mois par an. Or, on retrouve chez ces garçons les mêmes développements atypiques que chez les orphelins placés dans des foyers d'accueil inadéquats ou chez les fils de familles monoparentales élevés en vase clos et manquant dès lors de substituts paternels. Chez tous les fils sans père, on retrouve systématiquement une déficience sur le plan social, sexuel, moral ou cognitif.

Henry Biller, qui a effectué plusieurs de ces études, note même la chose suivante : « Les garçons qui ont souffert de l'absence du père au cours des deux premières années de leur vie sont plus handicapés, en regard de plusieurs dimensions du développement de leur personnalité, que les garçons qui ont été privés de leur père à un âge plus avancé. Par exemple, les garçons à qui leur père a manqué alors qu'ils étaient âgés de moins de deux ans se sont révélés moins confiants et moins industriels ; leurs sentiments d'infériorité étaient plus grands que chez les garçons à qui les pères avaient manqué entre les âges de trois à cinq ans¹³. »

Cet auteur insiste sur le fait que beaucoup d'études démontrent qu'une relation chaleureuse et affectueuse entre un père et son fils va renforcer le développement

13. *Ibid.*, p. 706.

de l'identité masculine de ce dernier. Il ajoute, en outre, que les limites et la discipline imposées par le père ne seront efficaces que dans le contexte d'une telle relation, et qu'autrement elles risquent d'empêcher le fils d'imiter son père.

Enfin, il parle de la qualité de la relation entre le père et le fils comme étant aussi importante que la présence du père. Il affirme qu'un père a beau démontrer ses qualités d'indépendance et de compétence au travail, son fils risque de demeurer passif et de ne pas s'affirmer si, une fois rentré à la maison, son père ne fait que s'étendre sur le sofa pour regarder la télévision, sans participer au fonctionnement de la famille.

Le corps du père

L'une des conséquences principales de l'absence du père est que les fils sont laissés sans corps. Or, le corps est la base de toute identité, c'est là qu'une identité doit nécessairement commencer. L'identité du fils est ancrée dans le corps du père.

Le corps des hommes appartient encore à leur mère
Parce que la mère fait l'enfant dans son corps, les domaines lui appartenant sont souvent considérés comme intérieurs, alors que ceux du père restent extérieurs. Ayant commencé sa relation intime et privilégiée avec l'enfant dans son sein même, la mère va la prolonger après la naissance. C'est elle qui change les couches de l'enfant, le cajole, le berce, lui chante des chansons ; bref, elle a un accès direct à son corps et elle l'imprègne d'elle-même par tous les sens.

Par contre, le père reste bien souvent à l'extérieur. Son sperme venait déjà de l'extérieur par rapport au lieu où allait évoluer le fœtus et le voilà mis à l'écart aussitôt après la naissance de l'enfant. Sa femme s'en empare,

comme d'une possession personnelle, alors que le projet était de faire un enfant à deux. Ou bien cet état de choses fait son affaire – après tout, ne faut-il pas, maintenant que le petit est là, travailler un peu plus pour amener plus d'argent au foyer ? – et il s'y résigne ; ou bien il est frustré et va devenir un « père empêché¹⁴ » que la possessivité de sa femme a écarté du corps de l'enfant. Et tant que l'enfant évoluera dans le milieu familial, les choses resteront ainsi : il aura beaucoup à faire avec sa mère et très peu avec son père.

La conséquence primordiale en est que *les fils ne se développeront pas positivement en rapport avec le corps du père, mais plutôt négativement contre le corps de la mère et le corps féminin*. C'est ici même, à cet endroit précis, que l'histoire d'amour entre la mère et le fils devient une lutte de pouvoir : c'est ici même que le fils entreprend sa guerre contre la femme. Le plus étonnant est que cette guerre des sexes est basée sur une totale méprise, voulant que le royaume du corps, des sens et de la caresse appartienne exclusivement aux femmes, et celui de l'esprit, du monde extérieur et du travail exclusivement aux hommes, alors que ça ne fait l'affaire de personne !

Plus profondément encore, cet état de fait entraîne des perturbations dans le rapport que les hommes entretiennent avec leur propre corps. Il s'ensuivra *une répression de toute la sensualité et de toute la « corporalité »*. Dans l'esprit du fils, les hommes ne peuvent se laisser aller à toucher, à cajoler, à humer, à sentir, à rire et à pleurer ; il n'a vu ces comportements que chez sa mère. L'adolescent s'attachera à nier qu'il a un corps. Même sa sexualité naissante, forte comme toutes choses qui naissent, il devra apprendre à la réprimer car, de surcroît,

14. L'expression est de Christiane Olivier : *op. cit.*, p. 201-207.

c'est péché de s'y abandonner. Plus tard, lorsqu'il fera l'amour, il se concentrera sur son plaisir génital et ne laissera pas la jouissance ni les jeux déborder par trop les zones érogènes, de peur de se comporter en femme, ou d'avoir l'air d'une femme aux yeux de sa partenaire. Ce n'est qu'en cachette, dans la solitude, qu'il se permettra cette sensualité qu'il juge « perversie ». Ou encore, il s'adonnera aux plaisirs qui permettent aux hommes d'être sensuels sans se faire traiter de tapettes : l'amour des vins et de la bonne chère.

La première conséquence de l'abandon des fils aux soins exclusifs de leur mère est la peur des femmes et, surtout, la peur d'en être une ; la deuxième conséquence est que, toute leur vie durant, ils auront peur du corps, tant de celui des femmes que du leur.

La peur de l'homosexualité

Le fait de n'avoir pas reçu d'affection physique de la part d'un père va faire naître une autre peur chez le fils, et, dans ce cas-ci, je crois qu'il faudrait plutôt parler d'une terreur : être homosexuel !

En fait, chaque être connaît une tendance érotique vers les personnes de même sexe que lui. Cette tendance nourrit l'affection, l'amitié et l'admiration que nous avons pour les gens de notre propre sexe. En réponse à certains manques de l'environnement familial, cette prédisposition homosexuelle peut se trouver particulièrement activée et devenir une solution créatrice permettant la survie de l'individu. D'ailleurs, au même titre que l'héroïsme ou le donjuanisme, dont je parlerai plus loin, l'homosexualité a ses racines archétypales qui plongent au plus profond de l'histoire de l'humanité. Mais nous avons tellement peur de reconnaître cette dimension de nous-mêmes que nous préférons bannir les homosexuels. De fait, nous confondons peut-être identité masculine et

vécu sexuel. Ce n'est pas parce qu'un être est homosexuel qu'il n'est pas un homme, mais la culture nous garde dans une telle ambivalence.

La peur d'être homosexuel est enracinée si profondément dans l'homme, sa présence est tellement insidieuse et perpétuelle, qu'elle finit par hanter tous les rapports d'amitié que les hommes ont entre eux ; elle empoisonne toute possibilité d'un érotisme masculin, et c'est encore elle qui empêche beaucoup de pères de toucher leurs fils.

Les hommes sont pris dans une véritable camisole de force. Aussitôt qu'un homme effleure le domaine de sa sensibilité, il se trouve confronté à son homosexualité latente, d'autant plus puissante que toute sa sensualité potentielle s'y est réfugiée. À la limite, s'il veut se réapproprier ses sens, il n'a d'autre choix que de devenir homosexuel ou de risquer de passer pour tel aux yeux des autres hommes, parfois même aux yeux des femmes.

Annette Fréjaville, une psychanalyste française, parle de la nécessité, dans les tout premiers mois de la vie de l'enfant, d'idéalisations mutuelles entre père et fils, qu'elle nomme « homosexualité primaire » (« Quand il sera grand, mon fils sera ingénieur ! », « Quand je serai grand, je serai comme papa ! »), pour que puisse se fonder l'identité sexuelle du garçon. Elle croit aussi à la nécessité d'une « histoire d'amour » entre le père et le fils lors des premiers balbutiements de l'enfant. C'est elle qui va favoriser le développement génital, alors que la différenciation sexuelle commence à peine à se réaliser. « L'homosexualité primaire » permettra au fils, par la suite, de s'engager avec plus d'assurance dans l'hétérosexualité.

Une enquête menée auprès d'adolescents homosexuels de niveau collégial a révélé qu'il s'agissait pour la plupart de garçons surdoués et hypersensibles. Ce fait m'apparaît fondamental. Ces fils choisissent

l'homosexualité parce qu'ils ne retrouvent pas chez leur père un reflet de leur propre sensibilité. Parce que les hommes ont été amenés à réprimer toute expression ouverte de leur sensibilité, leurs fils ne peuvent pas s'identifier à eux : ils ne retrouvent pas cette similarité qui est à la base de toute identification. Ces jeunes surdoués se reconnaissent encore moins dans les rôles traditionnels dévolus aux hommes et rejettent par conséquent les institutions sociales telles que le mariage et la famille.

L'homosexualité exprimerait le besoin d'un ancrage dans le masculin, dans ce qui est pareil à soi ; elle traduirait par le fait même la recherche inconsciente du père, la recherche d'une identité mâle. S'il y avait eu, de la part du père envers son fils, l'affection physique qui stimule la possibilité d'identification, on peut se demander si beaucoup d'hommes ayant choisi de vivre l'homosexualité pour pouvoir exprimer leur sensibilité n'auraient pas fait des choix différents.

À l'instar de la plupart des autres hommes, les homosexuels sont soit des fils qui tentent encore de dégager leur corps de l'emprise maternelle, soit des hommes qui n'en peuvent plus d'avoir à vivre selon les diktats ridicules d'une société qui leur interdit l'accès à leurs sens. Aujourd'hui dénigrés par une société qui ne comprend pas comment elle est arrivée à en produire autant, les homosexuels sont peut-être sur la ligne de front de la lutte des hommes pour la réappropriation de leur corps.

Polluer le corps de la Terre

Sur le plan collectif, ce déni du corps a aussi des conséquences désastreuses ; cette tentative désespérée des hommes pour ne pas être assimilés aux corps des mères n'explique-t-elle pas, en partie, leur mépris d'un autre corps, celui de la Terre ? Le saccage et la pollution de

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| INTRODUCTION | 9 |
| CHAPITRE PREMIER – LE PÈRE MANQUANT | 14 |
| Le silence du père. | 14 |
| La fragilité de l'identité masculine | 22 |
| Le corps du père. | 31 |
| La structure absente | 38 |
| CHAPITRE DEUX – LES FILS MANQUÉS | 48 |
| Le théâtre de la Virilité | 48 |
| Adrien, le héros | 52 |
| Vincent, le bon garçon | 61 |
| Éric, l'éternel adolescent | 65 |
| Valentin, le séducteur | 71 |
| Gaëtan, l'homosexuel. | 76 |
| Julien, l'homme rose | 87 |
| Narcisse, le mal aimé | 89 |
| Rock, le révolté. | 93 |
| Sébastien, le désespéré | 96 |
| Christian, le défoncé | 99 |
| Épilogue du metteur en scène | 105 |
| CHAPITRE TROIS – LA PEUR DE L'INTIMITÉ | 107 |
| L'intimité sexuelle | 107 |
| Le couple intime. | 125 |

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE QUATRE – L'AGRESSIVITÉ RÉPRIMÉE | 132 |
| Jean-de-Fer | 132 |
| Il faut que ça sorte | 134 |
| La colère rentrée | 139 |
| La rencontre de l'homme primitif | 147 |
| Le guerrier intérieur | 152 |
| | |
| CHAPITRE CINQ – LE SANG DU PÈRE | 157 |
| La trahison du corps | 157 |
| Dans les entrailles de la terre | 164 |
| | |
| CHAPITRE SIX – BIENFAISANTE DÉPRESSION | 172 |
| La soif d'initiation | 172 |
| L'idéal brisé | 181 |
| L'équilibre en nous | 187 |
| | |
| CHAPITRE SEPT – LE SILENCE BRISÉ | 190 |
| Guérir | 190 |
| Se paterner | 199 |
| | |
| CONCLUSION | 204 |
| | |
| POSTFACE – LE TEMPS DES PÈRES | 206 |
| | |
| BIBLIOGRAPHIE | 226 |